

le Retour au désert

de Bernard-Marie Koltès
mise en scène Jacques Nichet

8-9-10 novembre 1995
Bordeaux - Le Port de la Lune
21 novembre 1995
Alès - Le Cratère

24-25-26-27-28-29 novembre 1995
Montpellier - Opéra Comédie

2 décembre 95
Sète - Théâtre de Sète
6-7-8-9 décembre 95
Sceaux - Les Gémeaux
14-15 décembre 95
Bourges - Maison de la culture
19-20-21-22 décembre 95
Grenoble - Le Cargo

le Retour au désert

de Bernard-Marie Koltès

Mise en scène : **Jacques Nichet**
Assisté de : **Jean-Jacques Préau**
Collaboration artistique : **Joëlle Gras, Gérard Lieber,
Jean-Michel Vives**
Décor : **Laurent Peduzzi**
Costumes : **Nathalie Prats**
Lumières : **Marie Nicolas**
assistée de : **Michel Le Borgne**
Musique originale : **Laurent Caillon et Teddy Lasry**
Maquillages, coiffures, perruques : **Cécile Kretschmar**

avec
Emile Aboosolo-M'Bo : Le grand parachutiste noir
Sid Ahmed Agoumi : Saïfi, patron de café
Myriam Boyer : Sablon, préfet du département
Christine Brücher : Mathilde Serpenoise
Marie Rozérieulles, première femme
d'Adrien, décédée et Marthe, sa soeur,
seconde femme d'Adrien
François Chattot : Adrien, frère de Mathilde, industriel
Jenny Clève : Maame Queuleu, domestique à demeure
Jacques Echantillon : Plantières, préfet de police
Loïc Houdré : Mathieu, fils d'Adrien
Vanessa Larré : Fatima, fille de Mathilde
Gérard Lorin : Borny, avocat
Mouss : Aziz, domestique journalier
Arthur Nauzyciel : Edouard, fils de Mathilde

Coproduction : **Théâtre des Treize Vents,
Centre Dramatique National
Languedoc-Roussillon - Montpellier,
Théâtre de la Ville de Paris,
avec l'aide de la Région
Languedoc-Roussillon**

Création : **le 3 octobre 1995
au Théâtre de la Ville de Paris**

**Du 24 au 29 novembre 1995
Opéra Comédic - Montpellier**

J'étais à Metz en 1960. Mon père était officier, c'est à cette époque-là qu'il est rentré d'Algérie. En plus, le collège Saint-Clément était au coeur du quartier arabe. J'ai vécu l'arrivée du général Massu, les explosions des cafés arabes, tout cela de loin, sans opinion, et il ne m'est resté que des impressions - les opinions je les ai eues plus tard. J'ai tenu à ne pas écrire une pièce sur la guerre d'Algérie, mais montrer comment, à douze ans, on peut éprouver des émotions à partir des événements qui se déroulent dehors. En province, tout cela se passait quand même d'une manière étrange : l'Algérie semblait ne pas exister et pourtant les cafés explosaient et on jetait les Arabes dans les fleuves. Il y avait cette violence-là, à laquelle un enfant est sensible et à laquelle il ne comprend rien. Entre douze et seize ans, les impressions sont décisives, je crois que c'est là que tout se décide. Tout. Moi, évidemment, en ce qui me concerne, c'est probablement cela qui m'a amené à m'intéresser davantage aux étrangers qu'aux Français. J'ai très vite compris que c'était eux le sang neuf de la France, que si la France vivait sur le seul sang des français, cela deviendrait un cauchemar, quelque chose comme la Suisse. La stérilité totale sur le plan artistique et sur tous les plans.

Bernard-Marie Koltès

Une pièce inclassable et déjà un classique

J'aime *le Retour au désert* pour son étrange familiarité. On est en pays connu : une "bonne ville de province" dans les années 60, une maison bourgeoise, une querelle familiale, une histoire d'héritage, la soeur contre le frère. Mais, pourtant tout se déroule comme un rêve agité, bizarrement. Le fantôme de l'ancienne maîtresse de maison (sans doute étouffée sous un oreiller) hante le jardin, trois notables complotent dans des recoins, un parachutiste noir joue au passe-murailles, un jeune homme s'envole.

Tout semble cadré : on reconnaît Metz, on entend à nouveau les échos de la guerre d'Algérie, on retrouve toute une société, de la femme de ménage au préfet de police. On assiste au tableau grotesque d'une famille qui s'entredéchire. Mais pourtant, tout se décadre constamment : les mythes de l'antiquité (Midas, Romulus et Remus, Icare), la légende de Bouddha se mêlent aux souvenirs d'adolescence de Koltès, la comédie de salon vire en tragédie de la vengeance, la peinture sociale mène au fantastique des comédies shakespeariennes : Koltès écrit ainsi à sa manière son *Conte d'Hiver* et son *Beaucoup de bruit pour rien*.

La poésie est une échappée libre. Koltès ne veut pas se fixer dans un genre trop défini. En défaisant les ficelles, il rend son incertitude et il réussit à exprimer par cette gaucherie, cette boiterie, le désir d'évasion et le rêve d'envol qui devaient être les siens quand, adolescent, il se sentait bouclé à Metz, sous la pesanteur d'une éducation traditionnelle. Le poète s'arrache à l'héritage et au "*charme discret de la bourgeoisie*", il s'affranchit par ce jeu insolite et insolent. Le rire qu'il recherche est un éclat de liberté.

Nous serions vraiment heureux de pouvoir, après Patrice Chéreau, contribuer grâce à Myriam Boyer, à François Chattot et à tous leurs complices, à faire découvrir cette "provinciale" - où Koltès a mis tant de lui-même - une pièce inclassable et déjà un classique.

Jacques Nichet

[...] L'auteur se souvient : je ne dis pas qu'il se met en scène, mais il revient sur les lieux de son adolescence. Avec

Mathilde, son personnage, il retourne à Metz, ce "désert" qu'il avait fui pour pouvoir écrire et pour devenir lui-même.

Alors que toutes ses autres pièces sont des errances, il met celle-ci sous clôture, il l'enferme dans une maison de maître entourée d'un jardin. Le monde cogne sourdement au dehors, cependant la famille s'obstine à se croire protégée derrière les hauts murs de sa propriété. Les personnages se murent eux-mêmes dans leurs solitudes juxtaposées et dans des conduites conformes à leurs rôles. Mais Mathilde revient justement - comme une justicière - dans la maison paternelle pour secouer les portes et les murs et pour arracher Adrien à sa claustration. C'est ici "*le Triomphe de l'amour*" d'une soeur pour son frère.

Le salon de la comédie bourgeoise explose sous les coups de la petite saga familiale mais aussi de l'Histoire : sortent des placards en vrac Vichy, l'Épuration et ses femmes tondues, les attentats de la guerre d'Algérie, les complots de l'O.A.S. mais aussi Lourdes et ses apparitions, la Lorraine et son industrie en déroute. Koltès, comme le sculpteur César, comprime les hantises de la France depuis 1944. De cette compression sort une maison hantée. L'histoire se transforme en fantasmes et la France contemporaine rejoint la mythologie, à côté de l'aveu du roi Midas, de l'apprentissage de Bouddha, de la naissance de Romulus et de Remus (qui arrivent comme autant d'allusions étranges au détour de la narration).

La compression prépare l'explosion : celle du rire. Avec une insolente liberté de ton, changeant constamment de registre, passant des conventions du Boulevard à celles du théâtre shakespearien, le poète invente une comédie "prodigieuse". On a beau connaître ses récriminations contre de trop sérieuses, trop lourdes, trop tristes représentations en Allemagne (où, de toutes ses pièces, c'est celle-ci qui a été la plus jouée), on a beau savoir qu'il a écrit le rôle de Mathilde à l'intention de Jacqueline Maillan, on a encore du mal à ranger Bernard-Marie Koltès parmi les auteurs de comédie. Ce qu'il est incontestablement aussi. [...]

Jacques Nichet

le Retour au désert

«Pour moi ce qu'il y a d'énorme, c'est ce mélange de Rimbaud et de Faulkner. Les personnages sont construits et développés entièrement à partir du langage. En même temps on trouve dans ces textes une structure moliéresque. Cette structure moliéresque, cette structure d'aria apparaît le plus nettement dans *le Retour au désert*. Ce qui a sans doute aussi à voir avec le sujet : la famille française dans laquelle soudain quelque chose d'étrange fait irruption. Ce que fait Koltès, c'est quelque chose de très rare dans l'écriture dramatique récente. Les pièces des autres auteurs n'ont souvent qu'une structure d'intrigue et l'intrigue est ennuyeuse au théâtre. Il faut plutôt rendre obscure ou faire sauter cette structure d'intrigue. Chez Koltès, par contre, il y a une structure d'aria. Cela veut dire que l'auteur est plus ou moins directement présent dans ses textes, dans ses personnages. Je trouve ça très important, parce qu'en ce moment la tendance générale est l'extinction de l'auteur du texte et aussi du théâtre. C'est pourquoi Koltès a été, au fond, le seul qui m'ait intéressé dans la nouvelle dramaturgie. [...]»

Heiner Müller

Extraits d'un entretien* - février 90*

Le Retour au désert reste la seule pièce de l'oeuvre de Koltès qui se passe nommément en France, en province, et en un temps relativement précis, le début des années soixante. Ce marquage est le rapport, plusieurs fois souligné par Koltès, avec sa propre biographie, et donne d'emblée à la pièce un statut différent des autres. [...] Avec *le Retour au désert*, Koltès le "flâneur infatigable", rentre à la maison. Il s'amuse, dit-il, à écrire des scènes en intérieur, des scènes qui se passent "à l'heure du petit déjeuner". Et pourtant, à l'intérieur de la clôture choisie, il va exercer une liberté d'écriture totale, une liberté toute neuve - acquise sans doute grâce à la rencontre avec Shakespeare (la traduction du *Conte d'hiver* précède immédiatement *le Retour*). [...] Koltès met paradoxalement en scène, avec *le Retour*, le lieu le plus ouvert, la temporalité la plus libre, l'action la plus plurielle de tout son théâtre. [...]

Joëlle Gras
extraits *

* Extraits d'Alternatives Théâtrales 35/36
Odéon - Théâtre de l'Europe.

● quel espace ?

Le texte de Koltès propose une multiplicité de lieux : porte d'entrée, hall, chambre à coucher, jardin, couloir, salon, mur d'enceinte, véranda, cuisine, café Saïfi... Les changements très rapides tiennent à la fluidité quasi cinématographique de l'écriture. A part le café, tous ces lieux sont situés dans l'enceinte de la maison de famille de Mathilde et Adrien, dans une "ville de province de l'est de la France, au début des années soixante." Dans cette succession, trois espaces reviennent à plusieurs reprises : la chambre à coucher de Mathilde, le jardin et le couloir.

La solution choisie par Laurent Peduzzi n'est pas illustrative. Il s'agit d'un traitement de l'espace avec insistance sur la profondeur, le cadre et le format. Sur un sol aux larges dalles grises, trois murs rouges appuyés à l'avant de la scène, au milieu et au lointain, délimitent une aire de jeu plus ou moins vaste, de façon rapide et surprenante (...)

L'ensemble est ainsi rythmé par ces mouvements de murs suggérant une imbrication onirique des espaces.

Pour Laurent Peduzzi "ces grands murs rouges sont des obturateurs qui, tour à tour, dévoilent ou cachent des espaces nus, presque des pages vierges sur lesquelles viendraient s'inscrire des signes.

Ces murs successifs créent des frontières, délimitent très précisément des espaces et créent une imbrication fantastique des lieux permettant de prendre en compte la dimension fantomatique qui m'a paru très présente à la lecture de la pièce. Tout se passe comme si, en soulevant les murs-obstacles, ces barrières qui empêchent le regard, on passait à travers les murs pour observer des choses qui auraient dû rester cachées. On se retrouve dans la position du petit garçon qui, soulève une pierre et se perd dans la contemplation d'un monde étrange et fascinant."

● le roman familial !

La pièce est plus allusive qu'explicative. En toile de fond s'esquissent les événements historiques qui, de la libération à la guerre d'Algérie, ont fait la France contemporaine. Ce n'est pourtant pas une reconstitution appelant à un traitement vériste ou naturaliste (décors, costumes, musiques). Des fragments de ce réel

enfui font retour, comme autant de réminiscences.

Mais l'essentiel de l'oeuvre est le roman familial qui donne à deviner la complexité des liens unissant Mathilde et Adrien, Mathilde et Marie, Mathilde et Marthe...

Sur cette trame s'accrochent d'autres fragments d'histoires (Icare, Romulus et Rémus, enfance de Bouddha, apparitions mariales...) qui déréalisent et déroutent la pièce et en démultiplient les possibilités. Si bien que les personnages se trouvent situés et mythiquement agrandis.

C'est le tressage qui vaut, le mélange des genres, le balancement d'une temporalité à l'autre, le piétinement hasardeux dans un faux labyrinthe ; pour accéder à quel sens ?

Le retour au désert comme initiation ironique.

Gérard Lieber et Jean-Michel Vivès
collaborateurs artistiques

Jacques Nichet

Jacques Nichet est né en 1942 à Albi. Après avoir passé toute son enfance et son adolescence à Montpellier, il part à Paris terminer ses études secondaires. Il prépare l'Ecole Normale Supérieure, section Lettres, au lycée Louis le Grand. Il entre à la rue d'Ulm en 1964 et fonde alors le Théâtre de l'Aquarium, troupe universitaire. Après avoir obtenu son agrégation en 1967, il continue d'animer la troupe en entamant une carrière universitaire. C'est en 1970 que le Théâtre de l'Aquarium devient troupe professionnelle. Elle s'installe à la Cartoucherie de Vincennes deux ans plus tard où Jacques Nichet met en scène 12 spectacles de 1970 à 1985.

1970-71
les Evasions de Monsieur Voisin

1972
Marchands de Ville

1973
Gob ou le journal d'un homme normal

Tu ne voleras point

1975
Ah Q de Jean Jourdheuil et Bernard Chartreux

1976-77
La jeune lune tient la vieille lune toute une nuit dans ses bras

1978-79
la Soeur de Shakespeare

1980
Flaubert

1982
Correspondance

1984
Spectacle Feydeau :
Feu la Mère de Madame et Léonie est en avance, mise en scène de Didier Bezace et Jacques Nichet

1985
les Heures blanches, mise en scène de Didier Bezace et Jacques Nichet

Depuis le 1er janvier 1986, Jacques Nichet assure la direction du **Centre Dramatique National du Langue-doc-Roussillon - Montpellier**

1986
la Savetière prodigieuse
de Federico Garcia Lorca

1987
le Rêve de d'Alembert
de Diderot

1988
le Triomphe de l'Amour
de Marivaux
Monstre aimé
de Javier Tomeo

1989
le Baladin du Monde Occidental
de J. M. Synge

1990
le Magicien prodigieux
de Calderón

1991
Sik-Sik/le Haut- de-forme
d'Eduardo de Filippo

1992
le Silence de Molière
de Giovanni Macchia

1993
Alceste
d'Euripide

1994
Marchands de caoutchouc
de Hanoch Levin

1995
Opéra de poche :
l'Epouse injustement soupçonnée
de Jean Cocteau, musique de Valérie Stephan

Jacques Nichet a également réalisé 2 films :

1981
le Collectionneur
court métrage

1983
la Guerre des demoiselles
long métrage

Bernard-Marie Koltès

Né le 9 avril 1948 à Metz et décédé à Paris le 15 avril 1989.

1966

Il quitte Metz "à l'âge de 17-18 ans".

1968

Voyage au Canada puis aux Etats-Unis (à New York).

1970

les Amertumes.

mise en scène de l'auteur, création à Strasbourg.

1970-1971

Elève à l'Ecole du TNS (section régie).

1971

la Marche, Procès ivre, mise en scène de l'auteur, création à Strasbourg.

1972

Diffusion radiophonique de **l'Héritage**, dans une réalisation de Jacques Taroni, sur Radio-France Alsace. Reprise sur France Culture (Nouveau répertoire dramatique de Lucien Attoun), dans une réalisation d'Evelyne Frémy, avec notamment Maria Casarès.

1973

Récits morts, mise en scène de l'auteur, création à Strasbourg. Voyage en URSS.

1974

Diffusion radiophonique de **des Voix sourdes**, dans une réalisation de Jacques Taroni, sur Radio-France Alsace. Reprise sur France Culture dans une réalisation de Georges Peyrou.

1977

Création à Lyon de **Salinger** (inspirée des nouvelles de Salinger) mise en scène par Bruno Boëglin au Théâtre de l'El Dorado. Création de **la Nuit juste avant les forêts**, mise en scène de l'auteur, avec Yves Ferry, au Festival "off" d'Avignon.

1978

Voyage au Nigeria.

1979

Bernard-Marie Koltès retourne en Afrique (Mali et Côte d'Ivoire). Voyage au Guatemala. Mise en voix de **Combat de nègre et de chiens**, par Gabriel Monnet, avec Marc Betton, Gérard Essomba, Gabriel Monnet, Hélène Vincent, au Centre culturel de la Communauté française de Belgique à Paris.

Publication de **Combat de nègre et de chiens** ("Tapuscrit" n°7 de Théâtre Ouvert, puis chez Stock). Bourse du Centre National des Lettres.

1980

Diffusion radiophonique de **Combat de nègre et de chiens**, dans une réalisation d'Evelyne Frémy, sur France Culture.

1981

Voyage à New York. Reprise au Petit Odéon de **la Nuit juste avant les forêts**, dans une mise en scène de Jean-Luc Boutté, avec Richard Fontana. Commande par Jacques Toja d'une pièce à l'intention des comédiens du Français.

1982

Retourne à New York.

le Lien du Sang, adaptation de **The Blood Knot** d'A. Fugard, création au Festival d'Avignon dans une mise en scène de Y. Wada.

1982

Création en France de **Combat de nègre et de chiens**, dans une mise en scène de Patrice Chéreau, avec Michel Piccoli, Philippe Léotard, Myriam Boyer, Sidiki Bakaba, au Théâtre des Amandiers de Nanterre.

1984

Voyage au Sénégal. Publication du roman **la Fuite à cheval très loin dans la ville** (écrit en 1976)

1986

Création en France de **Quai Ouest**, dans une mise en scène de Patrice Chéreau, avec Maria Casarès, Jean-Marc Thibault, Jean-Paul Roussillon, Catherine Hiégel, Hammou Graïa, Isaach de Bankolé, Jean-Philippe Ecoffey, Marion Grimault au Théâtre des Amandiers de Nanterre.

Tabataba, au Festival d'Avignon, présenté par Théâtre Ouvert, dans le cycle Oser aimer, dans une mise en espace de Hammou Graïa, avec Isaach de Bankolé et Myriam Tadesse. Diffusion en Août sur France Culture de **Tabataba** dans une réalisation de Christine Bernard Sugy.

1987

Création de **Dans la solitude des champs de coton**, dans une mise en scène de Patrice Chéreau, avec Laurent Malet et Isaach de Bankolé, au Théâtre des Amandiers de Nanterre. Cette pièce fut

reprise avec Patrice Chéreau et Laurent Malet durant plusieurs saisons.

1988

le Conte d'hiver de William Shakespeare, texte français de Bernard-Marie Koltès, pour la mise en scène de Luc Bondy au Théâtre des Amandiers de Nanterre.

Création de **le Retour au désert**, dans une mise en scène de Patrice Chéreau, avec Jacqueline Maillan, Michel Piccoli...

1990

Création de **Roberto Zucco** en langue allemande, dans une mise en scène de Peter Stein, à la Schaubühne (12 avril 90) avec notamment Max Tidof et Dörte Lyssewski.

Lecture par Michel Piccoli de **Roberto Zucco** au TNP Villeurbanne

Création radiophonique (France Culture) de **Roberto Zucco** dans une réalisation de Catherine Lemire

1991

Création de **Roberto Zucco** au TNP Villeurbanne dans une mise en scène de Bruno Boëglin, production TNP, Théâtre de la Ville et Novothéâtre

1992

Roberto Zucco au Théâtre de la Ville

1994

Quai Ouest Théâtre de la Ville (au Théâtre de la Cité Internationale) mise en scène Michel Froehly

*créé en langue anglaise dans une mise en scène de F. Kourilsky à New York

Les éditions

Aux Editions de Minuit

• **Dans la solitude des champs de coton**
1987

• **la Fuite a cheval très loin dans la ville**
1984

• **la Nuit juste avant les forêts** 1988

• **Quai Ouest** 1988

• **le Retour au désert** 1988

• **Combat de nègre et de chiens** 1990

• **Roberto Zucco** suivi de **Tabataba**

• **le Prologue** (roman posthume) 1991

• **Salinger** 1995

Bernard-Marie Koltès a également traduit **le Conte d'hiver** de Shakespeare en 1988.

Chez Gallimard

Je te tue - Histoire vraie de Roberto Zucco assassin sans raison de Pascale Froment.

Alternatives théâtrales Odéon Théâtre de l'Europe : **Koltès** n° 35-36, Juin 1990
- nouvelle édition septembre 1995

Laurent Caillon

Il a travaillé régulièrement au théâtre depuis 1983 comme instrumentiste puis comme concepteur musical, notamment avec Didier Bezace, **Les Heures blanches**, **Héloïse et Abélard**, **L'Augmentation**, **Le Piège**, **La femme changée en renard**. Jean-Louis Benoit, **Louis**, **La guerre du golfe**, **La peau et les os**, Jacques Nichet, **La Savetière Prodigieuse**, **Le Triomphe de l'Amour**, **Le rêve de d'Alembert**, **Monstre Aimé**, **Le Magicien Prodigieux**, **Domaine Ventre** et **Marchands de caoutchouc**.

Teddy Lasry

Formé à la clarinette classique, il est le fils du créateur des **structures sonores LASRY Bachelet**

Il a commencé à travailler pour le théâtre avec Ariane Mnouchkine, **Le Songe**, **Les Clowns**, puis avec Jacques Nichet, **Marchands de caoutchouc**.

Il a créé avec Christian Vander le groupe **MAGMA** et il compose également pour la télévision, le cinéma et la publicité.

Il a travaillé pendant 15 ans la musique Yiddish notamment avec Ben Zimmet et Tallila.

Marie Nicolas

Elle a travaillé avec de nombreux metteurs en scène pour le théâtre, notamment Bruno Bayen avec lequel elle a collaboré à une dizaine de spectacles dont **Les fiancés de la banlieue Ouest**, **Schliemann**, **Le chapeau de paille d'Italie**, **Elle**. Avec Louis-Charles Sirjacq, elle a créé les lumières de **Duos de balcon**, **Esquisse banquise**, **Léo Katz et ses oeuvres**, **Conférence sur Kafka**. Avec Jacques Nichet, **La savetière prodigieuse**, **Le rêve de d'Alembert**, **Le baladin du monde occidental**, **Le magicien prodigieux**, **L'épouse injustement soupçonnée**. Avec Anne Torrès, elle a créé **Expédition Rabelais**, avec Adel Hakim, **Le parc** et **Rimbaud** et avec Catherine Anne, **Agnès**.

Pour l'opéra, elle a travaillé avec Anne Torrès pour **Le collier des ruses**, Jean-Claude Auvray pour **La Force du destin**

et **Attila**, Philippe Godeffroi pour **Peter Grimes**.

Laurent Peduzzi

Pour le théâtre, il a travaillé notamment avec Michel Deutch, **Sit Venia Verbo**, Jérôme Deschamps, **La veillée**, **Les petits pas**, **C'est dimanche**. Gildas Bourdet, Alain Milianti, **Les crachats de la lune**, Elizabeth Chailloux, **La surprise de l'amour**, **La ménagerie de verre**, Alain Milianti, **Le legs et l'épreuve**, **Bingo**, Dominique Pitoiset, **Faust**, Jacques Nichet, **Domaine ventre**.

Pour l'opéra, il a créé des décors notamment pour Gildas Bourdet et Alain Milianti, **Don Giovanni**. Antoine Bourseiller, **les contes d'Hoffman**. Dominique Pitoiset, **Les noces de Figaro**.

Il a également travaillé pour une chorégraphie de Jean-François Duroure, **C'est à midi que l'obscurité s'achève**.

Nathalie Prats

Elle a d'abord été l'assistante de Patrice Cauchetier avec lequel elle a créé notamment **Atys**, spectacle présenté à l'Opéra - Comédie de Montpellier

Elle a également travaillé avec Marcel Maréchal, **Puntila et son valet Matti**, Alain Ollivier, **Partage de midi**, Charles Tordjman, **Fin de partie** et **L'Opéra de Quatre sous**, Philippe Berling, **Agésilas de Colchos**, **Le Pays des insectes**, Michèle Heydorff, **L'Ange Maudit** et avec Jacques Nichet, **Le baladin du monde occidental**, **Domaine ventre**, **Marchands de caoutchouc**.

Sid-Ahmed Agoumi

Comédien et metteur en scène, il a d'abord dirigé plusieurs théâtres régionaux en Algérie, puis a été nommé directeur du Théâtre National Algérien dont il a démissionné en mars 1993. Un an plus tard il venait s'installer en France.

En Algérie, il a joué notamment dans **Le cadavre encerclé** de Kateb Yacine, **La mégère apprivoisée** de Shakespeare, **Les fourberies de Scapin** de Molière, **Le journal d'un fou** de Gogol, **Babour Eghraq** de Slimane Benaïssa, **Mille hourras pour une gueuse** de Mohamed Di.

En France, il a joué dans **La répétition** de M'Hamed Benguettaf et a également réalisé la mise en espace de **Les généreux** d'Abdelkader Alloula.

Au cinéma, il a joué notamment dans **Z** de Costa Gavras, **Le défi** de Moussa Hadad, **Moissons d'acier** de Ahmed Lalleem.

Myriam Boyer

Elle fait des débuts marquants dans le théâtre avec **Combat de nègre et de chiens** mis en scène par Patrice Chéreau aux Amandiers de Nanterre puis elle joue notamment avec Daniel Benoin, **Woyzeck**, Jorge Lavelli, **Réveille-toi Philadelphia**, Klaus Michael Grüber, **la Mort de Danton**, Bernard Sobel, **la Bonne âme du Se-Tchouan**, Bruno Boeglin, **Roberto Zucco**, Jean-Paul Roussillon, **Demain une fenêtre sur rue**, Alain Françon, **Celle-là**.

Au cinéma elle a joué notamment dans **Vincent, François, Paul et les autres** de Claude Sautet, **Hôtel de la plage** de Michel Lang, **Série Noire** d'Alain Corneau, **Un cœur en hiver** de Claude Sautet, **Tous les matins du Monde** d'Alain Corneau, **Un deux trois soleil** de Bertrand Blier.

Christine Brücher

Au théâtre, elle a joué notamment avec Michel Dezoteux, **Anathème**, P. Dios et J.L. Wolff, **La nuit va bien aux défigurés**, Jean-Michel Déprats, **Georges Dandin**, Anne-Marie Lazarini, **Le deuil éclatant du bonheur**, D. Roman, **Belle famille**, **La ménagerie de verre**,

Catherine Dasté, **Hamlet**, Charles Tordjman, **La nuit des rois**.

La saison dernière, le Théâtre des Treize Vents l'a accueillie dans **Talking heads** d'Alan Bennet mis en scène par Laurent Pelly.

François Chattot

Au théâtre, il a joué notamment avec Bernard Sobel, **Mario et le magicien**, Jean-Louis Hourdin, **Woyzeck**, **Léonce et Léna**, **le Monde d'Albert Cohen**, **Liberté à Brême**, Manfred Karge, Mathias Langhoff, **le Prince de Hombourg**, Mathias Langhoff **le Roi Lear**, **Mademoiselle Julie**, **la Mission/Au Perroquet vert**, **la Duchesse de Malfi**, Jean-Pierre Chambas/Jean-Pierre Vincent, **le Martyre de Saint-Sébastien**, Jean Jourdeuil et Jean-François Peyret, **le Loup et les 7 Blanche-Neige**, Jacques Lassalle, **Andromaque**, Stuart Seide, **l'Histoire de la vie et de la mort du docteur Faustus**.

Au cinéma, il a joué notamment dans **Les 2 Fragonard** de Philippe Legay et **la Pucelle** de Jacques Rivette.

Jenny Clève

Au théâtre, elle a joué notamment avec Claude Yersin, **Usinage**, Jean-Paul Wenzel, **Marianne attend le mariage**, Patrice Chéreau, **Lear**, Jacques Rosner, **La colonie**.

Au cinéma, elle a joué dans de nombreux films dont **Germinal** de Claude Berri, **IP. 5** de Jean-Jacques Beineix, **La maison assassinée** de Georges Lautner, **L'été meurtrier** de Jean Becker, **Monsieur Klein** de Joseph Losey, **Calmos** de Bertrand Blier, **La chair de l'orchidée** de Patrice Chéreau.

Loïc Houdré

Au théâtre, il a joué notamment avec Gérard Desarthe, **Le Cid**, Gildas Bourdet, **L'été**, Pierre-Etienne Heymann, **Macbeth**, Bernard Sobel, **Vie de la révolutionnaire Pélagie Vlassova de Tver**, Pierre Pradinas, **Les guerres Picrocholines**, Stuart Seide, **Mood pièces**, Gildas Bourdet, **L'histoire du soldat**.

Au cinéma, il a joué dans **Jeanne la pucelle** de Jacques Rivette.

Jacques Echantillon

Comédien, metteur en scène, il a également dirigé le **Centre Dramatique National du Languedoc-Roussillon** de 1975 à 1981 où il a fondé *Les Tréteaux du Midi*.

Avec France Darry, il a fondé la *Compagnie des Vilains* et a mis en scène **Les vilains** d'André Gilles, **Le Baron perché** d'André Gilles et Jacques Echantillon, **Les fourberies de Scapin** (version scénique cirque).

Puis avec *Les Tréteaux du Midi*, il a mis en scène **Jésus II** de Christian Liger, **La Résistible Ascension d'Arturo Ui** de Bertolt Brecht, **Faut pas payer** de Dario Fo. Enfin, il a fondé la *Compagnie Darry-Echantillon*, avec laquelle il a monté notamment **Mort accidentelle d'un anarchiste** de Dario Fo.

Jacques Nichet l'a mis en scène dans plusieurs créations : **Le rêve de d'Alembert**, **Le baladin du monde occidental** et **Domaine ventre**.

Vanessa Larré

Vanessa Larré est élève en 3ème année de la classe professionnelle du Conservatoire National Supérieur de Paris

Au théâtre elle a joué notamment avec Simon Eine, **Le misanthrope**, Claude Stratz, **L'école des mères**, **Les acteurs de bonne foi**, Robert Derhy, **Le chapeau de mon oncle**.

Au cinéma elle a joué notamment dans **Noir comme le souvenir** de Jean-Pierre Mocky.

Gérard Lorin

Il a joué au théâtre, notamment avec Roger Blin, **Oh ! les beaux jours**, Laurent Terzieff, **Rubezahl**, Klaus-Michael Grüber, **Faust**, Peter Brook, **La danse du sergent Musgrave**, Jean-Louis Barrault, **Zadig - Les oiseaux**, Bob Wilson, **Les fenêtres d'or**, Armand Gatti, **Chant public devant deux chaises électriques**, Claude Régy, **Elle est là**, Jean-Pierre Vincent, **La jungle des villes**, Jean Dasté, **Hyménée**, Gabriel Monnet, **Les Coréens**, Jean Deschamps, **Zoo - L'Arlésienne**, Marc François, **Esclaves de l'amour**, Jacques Nichet, **Alceste**.

Au cinéma, il a joué notamment dans **L'année dernière à Marienbad**, **Muriel** et **Je t'aime, je t'aime** d'Alain Resnais, **Lumière** de Jeanne Moreau, **L... comme Icare** de Henri Verneuil, **L'aile ou la cuisse** de Claude Zidi, **Visages de chien** de I. Giasorowsky.

Emile Abossolo M'Bo

Il a joué au théâtre, d'abord au Cameroun, notamment avec Jacqueline Leloup puis en France, avec Daniel Mesguich, **Titus Andronicus**, **Andromaque**, Gilles Chavassieux, **Les nègres**, Dido Lykoudis, **Oedipe à colonne**, Jacques Nichet, **Alceste**.

Au cinéma, il a joué dans **Black Mic Mac 2** de Marco Pauly, **Romuald et Juliette** de Coline Serreau, **Night on Earth** de Jim Jarmusch et **La joie de vivre** de Roger Guillot.

Mouss

Au théâtre il a joué notamment avec Viviane Théophilidès, **Le fantôme d'Hélène**, Gilbert Rouvière, **Les précieuses ridicules**, **La dispute**, **L'impromptu de Versailles**, Jacques Nichet, **Le triomphe de l'amour**, **Le magicien prodigieux** et **Domaine ventre**.

Au cinéma, il a joué notamment dans **Conseil de famille** de Costa Gravas, **L'invité surprise** de Georges Lautner, **The sheltering sky** (Le thé au sahara), de Bernard Bertolucci.

Arthur Nauzyciel

Au théâtre, il a joué et mis en scène deux spectacles, **La cerisaie** de Tchekhov et **Le perroquet vert** d'Arthur Schnitzler avec Michel Didym. Il a également joué avec Jean-Marie Villégier, **Le malade imaginaire**, Jérôme Savary, **Le songe d'une nuit d'été**, Eric Vigner, **La maison d'os**, **Le régiment de Sambre et Meuse**, Louis-Charles Sirjacq, **Léo Katz et ses oeuvres**, Alain Françon, **La remise**, **Les pièces de guerre**.

Au cinéma, il a joué notamment dans **Nuit de fête** de E. Bitoun (court métrage), **Valmont** de Milos Forman, **Presse-Citron** d'Isabelle Broué (court métrage) et **La machine** de François Dupeyron.

CULTURE. Koltès renait en son désert

En ressuscitant «le Retour au désert» de Bernard-Marie Koltès au théâtre de la Ville, Jacques Nichet a su mettre en valeur les deux armes de l'auteur disparu il y a six ans: le théâtre et le rire. Page 30

Koltès retrouve son sel en plein désert

Six ans après la mort de l'auteur, Nichet ressuscite «le Retour au désert».

Le Retour au désert, de Bernard-Marie Koltès, mise en scène de Jacques Nichet, théâtre de la Ville, 206 St. jusqu'au 28 octobre, tél. 01 42 74 22 77, disponible aux éditions de Minuit.

A l'automne 1988, la création du *Retour au désert* de Koltès, dans une mise en scène de Patrice Chéreau au théâtre du Rond-Point, était attendue comme l'un des événements de la saison théâtrale. Un tandem de monstres sacrés figurait à l'affiche: Jacqueline Maillan et Michel Piccoli. Si la performance de Maillan fut unanimement saluée, le spectacle laissait une impression mitigée. Était-ce la pièce de Koltès qui manquait en pleurs, ou la mise en scène de Chéreau qui la tenait trop à distance? Cette histoire de frère et sœur sur fond de guerre d'Algérie semblait, hors quelques morceaux de bravoure, se diluer dans une esthétique sans aspérité.

Sept ans plus tard, voici donc l'occasion de réentendre *le Retour au désert*, dans une mise en scène de Jacques Nichet, et c'est bien d'une renaissance dont il s'agit: sans doute pas la plus simple des pièces de Koltès: à coup sûr, l'une des plus passionnantes. Et des plus contrastées. Avec des allers-retours entre les secrets d'alcôve et l'Histoire, le comique et le fantastique, la tragédie et le boulevard. Une pièce hybride, tenue par une langue résolument classique, qui fait de la politesse la plus redoutable des armes et appelle chacun par son nom. Adrien, Aziz, Edouard, Fatima, Marthe, Marie, Mathieu, Mathilde: personne n'omet jamais de bien articuler le nom de son interlocuteur, de le répéter au besoin comme on dirait: «Regarde-moi dans les yeux.» Et derrière, l'on peut



«Le Retour au désert», histoire de frère et sœur sur fond de guerre d'Algérie, coup de pied dans la fourmière de la France profonde.

entendre la voix de l'auteur, convoquant ses personnages pour régler un certain nombre de comptes. Avec son enfance: «Une ville de province, à l'est de la France, au début des années 60». Metz, pour ne pas la nommer; avec la France profonde, culs-bénits, racistes, notables; avec la violence paternelle et le fascisme familial. Dans *le Retour au désert*, c'est Koltès qui rentre à la maison derrière Mathilde, le personnage principal, qui débarque d'Algérie. Il ne faut pourtant pas exagérer la dimension autobiographique de la pièce: c'est moins son enfance que Koltès vient exorciser que certains des démons qui s'y rattachent.

Nul véritable échange affectif entre lui et ses personnages, nul mépris non plus. De retour au désert ou à l'enter, Koltès est blindé. Il n'a pas besoin de ressentiment ou de tendresse, il a le théâtre et le rire. Deux armes que la mise en scène de Jacques Nichet met en valeur. Dans un décor relativement simple, où les cloisons escamotables et les meubles mobiles laissent respirer les acteurs, le texte de Koltès déploie sa violence et son humour. Si la pièce n'a ni la rigueur ni l'intensité dramatique de *Roberto Zucco*, elle intrigue par ses non-dits et ses contradictions. Et elle est drôle. Dès cette première scène où Mathilde Serpe-

noise rentre chez elle, avec valises et deux grands enfants - Edouard et Fatima - qu'elle a eus sans mari. «Tu as voulu fuir la guerre et, tout naturellement, tu es venue vers la maison où sont tes racines», croit comprendre Adrien, son frère. Les racines, Mathilde n'en a rien à faire. «Je ne suis pas une salope (...). Je ne fais aucune guerre; je viens l'apporter ici dans cette bonne ville, où j'ai quelques vieux comptes à régler.» Mathilde en a d'abord avec son frère, et la pièce s'articule autour de leur bagarre, histoire de haine sans cesse recommencée. Elle a aussi quelques raisons d'en vouloir à Plantières, qui l'a dénoncée à la Libération, et est

devenu préfet de police. Quinze ans plus tard, c'est elle qui va lui raser la tête. Mathilde n'a pas une très haute estime pour les hommes. Surtout quand ils dorment: «A quoi sert-il qu'ils s'habillent comme des bourgeois dans la journée, alors que la moitié de leur vie, ils la passent étalés comme des cochons dans la mare, inconscients, sans contrôle d'eux-mêmes, plus vides d'esprit qu'un tronc d'arbre qui dérive sur le fleuve (...). Cette heure de la nuit est effrayante, où l'humanité entière sue dans les draps, où des milliers de personnes, à la même heure, rotent, crachent, grincent des dents, soupirent les yeux fermés, digèrent, digè-

rent, raclent leur gorge, la bouche grande ouverte vers le plafond. Ils ont bien raison de s'enfermer pour dormir. Tout homme devrait porter, chaque jour, la honte de sa nuit passée, la honte de l'abandon du sommeil.» Mathilde peut aussi avoir la dent dure contre les femmes, surtout Marthe, sa belle-sœur, idiote, bigote et poivrée: «Adrien, Adrien est-il vrai que tu as épousé ceci?» Petit despote aux pieds nus, Adrien règne sur sa femme, sur son fils, qu'il terronne - «Regarde mes pieds, Mathieu, voilà le centre du monde» - et sur de sordides secrets. Le tout sous les yeux d'une servante - personnage dont Koltès aurait pu faire l'économie -

et surtout d'Aziz, «domestique journalier», au regard impitoyable sur cette France profonde: «Tu seras un héros Mathieu! Les Français se considèrent comme 45 millions de héros, pour quoi ferais-tu exception mon vieux? Tu n'es pas plus con qu'un autre Français. Un «tu n'es pas plus con» plus dévastateur qu'une insulte, et que Koltès place avec jubilation dans la bouche d'un Arabe.

De même qu'il met un malin plaisir à faire venir de nulle part un «grand parachutiste noir», voleur de femmes, amoureux de la France «de Dunkerque à Brazzaville». Il y a encore les notables - dont le préfet de police - qui fricotent pour l'Algérie française et mettent une bombe dans le café arabe; et Fatima, la fille de Mathilde, qui a des apparitions et rencontre Marie, la première femme de son oncle; et encore Edouard, son frère, qui décide de quitter la terre. Et Fatima, qui finit par accoucher de jumeaux, noirs bien sûr.

Ce coup de pied dans la fourmière de l'inconscient collectif de la France fait d'autant plus mal que Koltès l'assène avec un grand sourire. Et que sur la scène du théâtre de la Ville, le couple Mathilde-Adrien (Myriam Boyer-François-Chattot) fonctionne à merveille: chacun a suffisamment de puissance pour ne pas se laisser bouffer et d'intelligence pour ne pas trahir la couverture à soi. Mais c'est toute la distribution qui semble dopée par les mots de Koltès: Emilie Abassolo-Mo'Bo, Sid Ahmed Agoumi, Christine Brücher, Jenny Clève, Jacques Echanton, Loïc Houdré, Vanessa Larré, Gérard Lorin, Mouss et Arthur Nauziaciel. ■

RENÉ SOLIS

CHRONIQUE THEATRALE

Un lutin et un poète maigre

Naïveté et mise à plat
sont au programme

Bernard-Marie Koltès a écrit « Retour au désert », que Jacques Nichet, animateur du théâtre des Treize-Vents (Montpellier)



présente au Théâtre de la Ville jusqu'au 28 octobre. C'est à la MC 93 de Bobigny que l'Américain Peter Sellars propose sa mise en scène de « I Was Looking At Ceiling and then I Saw the Sky », une comédie musicale de John Adams (musique) et June Jordan (livret). Ce spectacle, en langue anglaise, est surtitré.

On ne peut pas ne pas aimer Peter Sellars. Il y a chez ce singulier jeune homme l'énergie riieuse d'un lutin bénéfique. Rien de ce qu'il touche, de Mozart à Shakespeare, ne peut laisser de marbre. Un engagement total, d'idées, de corps, témoigne en lui d'une autre Amérique ouverte à tous, celle de la gauche radicale

généreuse, dévouée, insurgée, brandissant encore les armes du cœur face à celles, d'une ahurissante puissance de feu, alignées par la tyrannie de l'économie et les forces de l'ostracisme. Avec le compositeur John Adams, on lui doit déjà notamment un opéra de type nouveau, « Nixon in China », œuvrant sur le paradoxe entre deux grandes puissances. Voici

qu'à présent Sellars et Adams, accompagnés par l'écrivain afro-américain June Jordan, qui signe le livret, nous donnent « I Was Looking At Ceiling and then I Saw the Sky » (Je regardais le plafond et soudain j'ai vu le ciel). C'est une manière de comédie musicale, en forme d'état des lieux au sein de la jeune génération de Los Angeles, ce creuset des races et des mœurs, lors du tremblement de terre de 1992.

la situation est simple
plus ou moins calquée
sur une dramatique

EN vingt-deux chansons, qui scandent la représentation en autant de tableaux, annoncés dans le ton brechtien sur des panneaux peints par des graffeurs, nous aurons une espèce de diorama des mentalités à ce moment donné, à partir de sept personnages représentatifs : Consuelo, émigrante salvadorienne sans papiers, mère de deux enfants ; son compagnon, Dewain, Noir, ex-chef de gang ; Leila, étudiante noire, conseillère au planning familial ; David, pasteur baptiste plutôt cavalier qui la serre de près ; Mike, flic blanc ; Tiffany, journaliste de télévision en quête de sensationnel, qui lui colle aux basques ; Rick, avocat de l'aide juridique, d'origine vietnamienne. Ensemble, et tantôt en duo ou en solo, les chanteurs-acteurs, d'ailleurs très bons, viennent jouer à la cantonade, face au public donc, la situation qui est vraiment simple, plus ou moins calquée sur des péripéties de dramatique télévisée. On saisit l'enjeu : corriger dans le sens de l'espoir ou de l'amorce de réflexion des schémas narratifs usés jusqu'à la corde, les retourner comme un gant dans un esprit progressiste. Il n'est pas sûr qu'à la longue l'expérience, dans sa naïveté démonstrative, s'avère concluante. Puisqu'il y a emprunt formel à Brecht, rappelons que lui s'appuyait sur la ruse. Ici, il y a loin de la coupe aux lèvres, quelle que soit la sympathie fraternelle que suscite l'entreprise. La seconde partie, toutefois, avec un autre emportement musical, convainc mieux,

quand la « fracture sociale », comme on dit, est brutalement jumelée, par métaphore, à la catastrophe naturelle.

Le double probable
de l'auteur monte
au ciel tel Icare

BERNARD-MARIE KOLTÈS, poète maigre enlevé par le SIDA, n'a laissé derrière lui que des regrets. Chèreau, à l'amitié farouche. a par bonheur imposé sa voix. Plus le temps passe et plus la certitude est acquise qu'avec Koltès un théâtre neuf, âpre et sensible ensemble, a jeté des ponts vers le futur. Jacques Nichet, montant « Retour au désert », s'est gardé de s'égarer dans un labyrinthe. Il a opté pour une sorte de mise à plat de l'intrigue, qui colle des souvenirs de l'enfance provinciale de l'auteur sur un schéma de comédie bourgeoise, le tout sur fond des « événements » (ou guerre d'Algérie), avec de subits élans d'envol poétique, à prendre au pied de la lettre, quand le jeune Edouard, double probable de Koltès, monte au ciel tel Icare tout à son désir.

« Shakespearisant » un argument balzacien, ou molièresque, Koltès a enfanté un monstre touchant, difficile à manier mais lesté d'un magnétisme certain. Koltès et Chèreau s'étaient d'abord fixés sur Jacqueline Maillan, qui crea donc le rôle de Mathilde, retour d'Algérie avec deux enfants sans père et réclamant justice en débarquant dans la maison paternelle aux mains de son frère, industriel fricotant avec l'OAS. Curieusement, de la réalisation de Chèreau, j'avoue n'avoir gardé que peu en mémoire. Maillan oblitérait tout, même Piccoli (Adrien, ce frère qui va sans souliers parce qu'il a les pieds plats), par l'effet de son efficacité boulevardière à tout crin. Nichet, sans donner à la représentation la moindre profondeur de champ — tout se montre au devant de la scène, suivant le principe d'une incessante prise à partie du public — réussit, vaille que vaille, à faire entendre la pièce de bout en bout. Il la rend claire. On aurait souhaité plus d'opacité, une touffeur. L'esquisse d'un mystère (c'en est un, ma foi, car Fatima, qui a des folies dans la tête, donnera naissance à deux jumeaux noirs baptisés Romulus et Remus !). Bon. On ne peut tout avoir, le décortiquage, l'explication de texte et la poétique énigme où se casser la nœlette. Myriam Boyer, dans le rôle de Mathilde, tient sacrament la route, terrienne et lyrique tout à la fois, le front têt, le mollet rond, avec toute la force d'une qui réclame justice, mais pas selon les critères de la psychologie classique. Là où Koltès nous epate, c'est justement dans ces décrochements d'avec la logique ordinaire. François Chattot (Adrien), diseur de choc, ne répugne pas au maniement d'une rhétorique reconnaissable. C'est dire qu'il fait donner les organes du métier, qu'il possède à fond.

JEAN-PIERRE LEONARDINI

La si proche et si lointaine Algérie de Bernard-Marie Koltès

Créé en 1988, « Le Retour au désert » est repris par Jacques Nichet

Dans les rôles d'un frère et d'une sœur unis par des secrets haineux, Myriam Boyer et François Chattot se retrouvent, après des années de séparation, dans une ville

de province déstabilisée par la guerre d'Algérie. Jacques Nichet signe une mise en scène simple et claire de cette pièce intime et personnelle de Bernard-Marie Koltès.

LE RETOUR AU DÉSERT, de Bernard-Marie Koltès. Mise en scène : Jacques Nichet. Avec François Chattot, Myriam Boyer, Loïc Houdré, Arthur Nauzyciel, Emile Aboissolo-M'Bo, Jenny Clève...

THÉÂTRE DE LA VILLE, 2, place du Châtelet, Paris-4^e. Tél : 42-74-22-77. Du mardi au samedi, à 20 heures 30. 140 F.

« Une pièce de bagarre entre un frère et une sœur », a écrit Koltès. La sœur, Mathilde, est l'aînée (de deux ans). Une enfant « sombre, renfermée et quasi muette », dit Koltès, que son frère, Adrien, « s'amuse, de longues années, à provoquer ».

L'action du *Retour au désert* est située beaucoup plus tard, vers 1960. Mathilde a cinquante-deux ans et Adrien cinquante. Cette même année 1960, Bernard-Marie Koltès a douze ans, et dans les rues de Metz, sa ville natale, il saisit mal des choses de la guerre d'Algérie, d'où son père, officier, vient juste de revenir : « *Cela se passait quand même d'une manière étrange, l'Algérie semblait ne pas exister et pourtant les cafés explosaient et on jetait les Arabes dans les fleuves. Il y avait cette violence-là, à laquelle un enfant est sensible et à laquelle il ne comprend rien. Entre douze et treize ans, les impressions sont décisives, je crois que c'est là que tout se décide.* »

Koltès ira en Afrique (Nigeria, Mali, Côte-d'Ivoire, Sénégal), et jamais en Algérie. Mais l'Algérie est présente-absente dans *Le Retour au désert* : la première scène, c'est l'arrivée à Metz de Mathilde, qui revient d'Algérie où elle a passé quinze années, avec ses deux enfants, Fatima et Edouard.

Quinze ans plus tôt, en effet, au cours des journées de la Libération, son frère Adrien l'avait fait faussement accuser, par faux témoin interposé, d'avoir couché avec des Allemands, et il l'avait fait tondre. Mathilde, démolie par le choc, s'était enfuie loin, en Algérie. Il serait difficile d'imaginer plus abject que cette fausse accusation du frère. Or la sœur, quand elle revient, n'attaque pas Adrien de front. C'est le faux témoin, et non pas son frère, que Mathilde tond à

son tour (il est devenu alors, en 1960, préfet de police). Mathilde agresse Adrien par la voix seulement, et de biais.

Ce qui unit foncièrement, totalement, le frère et la sœur (qui iront finir leurs jours ensemble en Arizona) n'est pas ouvertement dit. Le secret numéro un est la naissance des deux enfants de Mathilde : le père n'est pas désigné - elle s'était endormie, les deux fois, dans le jardin de la maison familiale, sous un arbre, et lorsque Adrien l'avait réveillée, au matin, elle était enceinte.

Le Retour au désert est l'une des approches majeures, auprès de *Senlitta* de Svevo ou *Dragoon* de Giono, par exemple, du grand interdit frère-sœur. « *Cela commence avant, cela finit plus loin* », écrit simplement Koltès.

AL-ID AC-ÇAGHIR

L'imprégnation maghrébine est, elle aussi, plus enfouie que franche. Koltès a cependant titré plusieurs scènes par les noms des cinq prières quotidiennes de la religion islamique, *sobh, zohr, aqr, maghrib, ichâ*, et par le nom de la fête qui marque la fin du ramadan, *Al'id ac-çaghir*. Et quelques répliques, aussi, sont écrites en arabe.

La richesse de perspectives, de visions fixes ou passantes, de cette pièce - la plus « intime » de Koltès -, est indéfinissable. Il y a le rappel du destin de plusieurs familles de cette région de Metz - industriels comme ouvriers -, il y a la part de l'imaginaire de la perception de l'enfant, il y a l'invention pure de ce qui fut, autrefois, le « conte de fées », et qui est très présente, entre autres, chez Shakespeare (Koltès venait de traduire *Le Conte d'hiver*), il y a le jeu d'échange entre le monde de l'ici-maintenant et les impulsions éternelles - « *Qu'est-ce que tu me parles de guerre ? Je te parle de choses importantes* », dit Mathilde à Adrien.

Il y a surtout ce qui fait de Bernard-Marie Koltès un dramaturge capital : l'idée, en mouvement inventif perpétuel, prend appui sur la parole, et la parole prend appui sur l'idée. Cela semble aller de soi, lorsqu'on l'énonce. Or il n'y a rien de plus rare. Cet arc-boutant réciproque de l'imagination créatrice

et de la découverte des paroles, cette « poussée » qui donne lumière et force et irradiation de splendeur à ce qu'écrit Koltès (on songe aux tensions de l'architecture), cela c'est l'exception.

La normale, même chez de grands écrivains, c'est la conduite de deux intentions conjuguées, la visée de l'image ou de l'idée, et la visée du langage. Et, à la lecture ou à l'écoute de ces textes, il plane un écho de cette « mise au point », de cet accommodement. Mais la prise de force immédiate, la recharge d'échange, de l'invention et de la parole, éclatent dès la première seconde chez Koltès.

La mise en scène et l'interprétation des pièces de cette envergure présentent des difficultés. Parce que l'éloignement, l'incompatibilité, sont plus intenses que d'habitude, entre, d'une part, le réel des corps et des voix des acteurs, le réel des éléments de la scène, le réel de la situation du public dans cette salle, et, d'autre part, l'irréel de la création de l'esprit, dès que le texte encre sur les pages s'envole dans l'imaginé. La première mise en scène du *Retour au désert*, par Patrice Chéreau en 1988, entravait l'accès à la pièce. Le décor faisait du mystère, et la mise en scène désubstantiait les choses dans une élégance informelle.

Aujourd'hui Jacques Nichet tente une deuxième approche. C'est un metteur en scène d'une conduite plus simple, qui aime la lumière du jour. L'acteur François Chattot (Adrien), aux arêtes vives, à la voix claire, entraîne l'équipe au pas de course, un peu trop vite peut-être, un peu trop clair. Et Myriam Boyer (Mathilde) a plus de santé et d'attaque du premier degré que de fausse oublieuse mémoire. Une manière de se saisir du texte de Koltès, qui, dans cette pièce, est souvent comme freiné par la force de sa structure. Et cette présentation de bonne foi privilégie ce que Heiner Müller appelle, très justement, la « structure mollièresque » de Koltès, alors que le maniérisme savant de Chéreau, évidemment de haute volée tout de même, accrochait les rappels de Rimbaud et Faulkner qu'a notés le même Heiner Müller. Inaccessible Koltès !

Michel Cournot

Création 95 des Treize Vents

Jacques Nichet joue de clarté dans l'approche de Koltès

"Le retour au désert" ouvre la saison du Théâtre de la Ville, à Paris. Le metteur en scène montpelliérain lui donne rythme et netteté

■ Lorsqu'il parle du "Retour au désert", Jacques Nichet aime rappeler que Bernard-Marie Koltès avait écrit cette pièce juste après avoir mené à bien une traduction de William Shakespeare ("Conte d'hiver"). Non sans suggérer une correspondance.

En effet, "Le retour au désert" noue une intrigue digne d'une comédie (Mathilde, la sœur absente depuis une éternité, est de retour pour réclamer une maison pour héritage, et mettre tout le monde dehors, à commencer par son frère Adrien : un "bordel généralisé", dans des petites vies bien réglées). Mais les personnages sont par ailleurs aux prises avec une période pleine de convulsions historiques (nous sommes dans une ville de province, vers la fin de la guerre d'Algérie). Là sont exacerbées les tensions et les contradictions des destins humains (enfermements ; peurs ; espoirs et frustrations). Il y a des accents tragiques, qui s'irisent sous d'énigmatiques échappées fantastiques, avec des creux de tourbillons poétiques.

Grand rythme

« La pièce me reste mystérieuse et c'est ce qui m'attache à elle », dit encore Jacques Nichet. Heureux paradoxe de la rencontre : sur ce mystère, sans le violer, le metteur en scène montpelliérain a promené un pinceau lumineux, d'un trait juste (à l'image du travail de Marie Nicolas, qui a découpé les lumières des cinq grands moments de la journée, désignés par l'auteur en référence au rituel musulman). Le volume du plateau est

maintes fois découpé et redécoupé, ici réduit, là amplifié, par une machinerie de parois escamotables, grande et souple (décor de Laurent Peduzzi). Voici nettement découpés et liés, les dix-huit tableaux qui se succèdent. Grand rythme. Mais quand le rythme est juste, c'est qu'il rapproche du sens profond : dans la demeure du notable Adrien, tout est cloisonné, on vit coupé de tout derrière une enceinte ; et chacun étouffé, muré dans un monde intérieur, qu'on ne saurait ouvrir sans risque.

Sur ces grands plans, la sorte de sobriété sophistiquée de Jacques Nichet lui fait dessiner, de quelques traits élégants, les tableaux qui restent imprimés sur la rétine cérébrale : une tremblotante épouse traverse la pièce avec tasses et théières, tintinnabulantes dans son désarroi dérisoire ; la sœur Mathilde sur sa balançoire, regard perdu dans le Ciel, est fourbue de ne pas savoir où sont sa place, sa patrie ; sinon les garçons, enfants d'Adrien et de Mathilde, depuis le sommet d'un mur, tentent pathétiquement de mesurer le monde.

Agacement

De la part de Jacques Nichet sur un tel texte, on ne pouvait être certain de l'immédiate efficacité de la direction d'acteurs. Crainte balayée. Magistralement. Le grand duo entre le frère et la sœur, un choc des monstres, a lui aussi trouvé son souffle musical : Adrien éraillé, qui défend sa grande stature, mais sans jamais d'ampleur véritable (François Chattot) ; Mathilde



Adrien (François Chattot) et Mathilde (Myriam Boyer) : d'un souffle musical.

aigrette, pleine d'intrépidité redoutable, mais rattrapée par d'antiques souffrances (Myriam Boyer). Sans tapage entre ces deux, les autres rôles peuvent se développer à l'aise, et faire entendre tout le texte. Inquiétude ou sympathie : maintes fois on hésite, quant aux sentiments qu'inspirent les personnages. C'est toute une tension entre l'humiliation et la

rédemption, entre l'innocence et le sordide, entre la larme et le sourire. Cet agacement tient en haleine ; partout s'ouvrent des fenêtres sur des ailleurs possibles.

Cette vivacité nerveuse est la marque la plus heureuse d'une réalisation maîtrisée : Jacques Nichet a joué de clarté sans évacuer l'ombre. Plusieurs commentateurs ont estimé que ce sens poétique

donne à cette mise en scène une portée considérable, au côté de celle menée à bien du vivant même de l'auteur, demeurée la seule jusqu'à ce jour, alors avec la spectaculaire Jacqueline Mailhan. Si cette fois l'idée était de montrer comment la douleur, l'insolence et l'ampleur de Bernard-Marie Koltès manquent aujourd'hui, comment sa trajectoire portait loin au-delà de

sa disparition si tôt survenue, cette mission a été magnifiquement remplie.

Gérard MAYEN

La pièce est programmée au Théâtre de la Ville à Paris jusqu'au 26 octobre. En région on la verra à Alès, 21 novembre ; à Montpellier du 24 au 29, puis à Sète le 2 décembre. Elle est également programmée à Sceaux, Bourges et Grenoble. ☎ 67.58.06.13.